

**PRIX DU COLLÈGE JEAN-JAURÈS
DE LA NOUVELLE 2014**

COMMÉMORATION DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

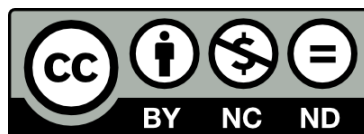
1914

2014

*14 nouvelles
pour un centenaire*

rédigées par 14 élèves de troisième

Ouvrage publié sous licence CREATIVE COMMONS 3.0.



Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>

Avant-propos

Les quatorze nouvelles réunies dans ce recueil ont été rédigées dans le cadre d'un travail d'écriture mené autour du centenaire de la Première Guerre mondiale. Les élèves de cinq classes de troisième du collège Jean-Jaurès de Lens (Pas-de-Calais) ont découvert l'histoire de la bataille de la Crête de Vimy. Ils se sont rendus sur les lieux, ont visité le champ de bataille et les cimetières militaires anglais, allemand et français de Vimy et Neuville-Saint-Vaast. Ils avaient pour tâche de choisir un soldat, sur lequel ils mèneraient par la suite une enquête en utilisant les ressources des différents pays représentés dans la bataille de Vimy.

À partir de ce travail documentaire, les élèves ont eu à traiter le sujet suivant : « Vous imaginerez et raconterez dans une nouvelle un moment important de la vie d'un soldat : une première attaque, une blessure, la mobilisation, un acte héroïque,... »

Le travail a été évalué dans le cadre du cours de français, puis une sélection de 82 nouvelles ont été proposées à un jury de 28 membres de la communauté éducative du collège Jean-Jaurès – professeurs de toutes disciplines, actuels, retraités ou étant passés par le collège, mais aussi conseiller d'orientation ou secrétaire. Le jury s'est investi avec enthousiasme et bienveillance, encouragé à juger les œuvres proposées sur leur qualité littéraire générale en faisant abstraction de certains défauts formels.

Une dernière délibération a permis au jury de décerner le 11 avril 2014 le tout premier Prix du Collège Jean-Jaurès de la Nouvelle.

À vous maintenant d'apprécier le travail de nos collégiens. Vous découvrirez le regard de ces jeunes de quatorze à seize ans sur une période à présent lointaine de l'histoire, et la manière dont ils la restituent, avec naïveté parfois, mais toujours respect de l'événement, souci de véracité et sincérité.

L'équipe des professeurs de Lettres du collège Jean-Jaurès.

Nous remercions les membres du jury du Prix du Collège Jean-Jaurès de la Nouvelle 2014 :

Mesdames BENDAHMANE – CARPENTIER – CLERBOUT – DETRY – GARATE – JAKUBOCZSZAK – LANTOINE – LENOIR – MONCHY – VANHEULE – VANHOOVE – VERHAEGHE

Messieurs BENDAHMANE – CALIN – DAMMAN – DEBROCK – DELACOUR – GANNARD – GEBUS – GOUDENOVE – HOLLAIN – LEBORGNE – LEMOINE – MORCELL – SCOTTEZ – VALLET – WALCZAK

Le piège

par

Océane Bertiaux

Nous sommes le 8 avril 1917, je viens d'avoir 18 ans. Je suis un homme maintenant, enfin, il paraît. Aujourd'hui, je pars pour combattre contre les Allemands.

Mes proches m'accompagnent jusqu'à mon départ. Je serai bientôt seul. J'essaie de profiter de ces derniers instants mais déjà mon esprit est ailleurs, là-bas, en France.

Nous attendons à la gare. Après un instant de patience, le train arrive. Je m'apprête à les quitter. Nous sommes très émus, nous ne voulons pas nous quitter. Les *au revoir* se font et je ne m'imagine ne plus les revoir. Je monte dans le train, et leur fais un dernier signe. Je m'assois sur un siège près d'un jeune homme. Il a une moustache noire, et un teint de peau très clair. Nous nous présentons et parlons. Cela nous aide à ne pas penser aux durs moments que nous allons passer. Il se nomme William, il a 20 ans. Lui, il est dans le train depuis déjà une heure, il habite Manchester.

Quelques heures plus tard, nous descendons du train. Le voyage s'est bien passé. Nous marchons en direction du port qui se trouve à cinq minutes d'ici. Le temps est doux. Les oiseaux chantent sans cesse. Cela pourrait nous mettre de bonne humeur, or nos pensées nous hantent malgré tout. Nous arrivons au port. On y trouve d'immenses bateaux, je trouve cela follement impressionnant, moi qui en vois pour la toute première fois. Nous embarquons et nous installons. Je me place près de la grande fenêtre pour admirer les vagues. Je prends cela comme une aventure qui restera gravée à vie dans ma mémoire. Durant le trajet, des petits pains nous sont offerts. Nos ventres sont pleins. Nous finissons par approcher du camp qui se trouve à Vimy. Nous nous mettons près des sorties en attendant l'arrêt du canot. Nous

descendons et marchons en direction du camp d'entraînement. Sur la route, nous croisons plusieurs blessés. William, lui, est inquiet. Tout comme la plupart des soldats. Mais nous allons réussir, nous allons nous battre pour la France.

Sur place, des uniformes nous sont donnés. Ils sont verts avec de nombreuses taches marron. Je trouve cela plutôt lourd et encombrant, ils nous collent à la peau. Le sol est rempli de boue. Des arbres géants nous entourent, ce qui explique qu'il fait frais. Nous installons des tentes. Me voilà avec William et deux autres hommes. Dans chaque tente se trouvent une table ainsi que quatre lits. Ma famille me manque énormément. Je n'ai pas le temps d'y penser car je dois aller chercher de la nourriture avec William. Nous allons dans la forêt puis nous fabriquons quelques pièges. Nous mettons en place un piège à lapin. Nous nous cachons derrière un buisson et patientons. Aucune bête ne passe. Le temps se fait trop long. Après quelques heures de patience, un lapin se montre. Il est très gros. Nous faisons du bruit, le lapin court et se met les pattes dans l'appât. Nous le prenons et rentrons au camp. La journée s'achève. Nous ne nous sommes pas ennuyés. Je prépare un feu près de notre tente pour avoir plus chaud. Je mets le lapin à cuire puis nous le mangeons. Il est très bon. Nous laissons le feu prendre et allons dormir.

Le lendemain, dès notre réveil, des armes nous sont attribuées. Ce sont des grenades ainsi des fusils-mitrailleurs.

On découvre les tranchées.

Un officier arrive et nous interpelle en disant : «Demain, on monte aux tranchées. Soyez vigilants, chers compatriotes.» Après cette interpellation, je croise William et lui dis : «Le moment arrive camarade.» Il répond: «Nous allons montrer de quoi nous sommes capables». Il a l'air si confiant.

La tranchée n'est pas assez longue, nous devons en construire une autre qui sera plus grande, pour pouvoir tous y entrer.

Nous attendons donc la nuit et commençons le travail. Cinq personnes creusent, puis on les remplace. Il y a aussi quelques soldats qui nous éclairent. Mon tour arrive. Je me mets à creuser sans arrêter un instant. Je donne le meilleur de moi-même mais cela est extrêmement fatigant. Après un long moment d'effort je finis par échanger ma place avec un homme bien plus costaud que moi.

Le jour se montre. La tranchée est finie. Nous avons donné le meilleur de nous-mêmes et nous sommes très fiers de nous. Nous espérons que cela nous

protégera le plus longtemps possible. Mais William répliqua: « Ces tranchées nous aideront mais seul Dieu nous protège le plus. » Bien entendu personne ne réplique.

Un coup de fusil se fait entendre. Tout le monde comprend que l'assaut commence. On se place dans la tranchée, prêts à tirer. Cela est impressionnant. Je lève ma tête et regarde le ciel. Quand le camp adverse arrive, mes compatriotes se mettent sur les sacs de sable et tirent. Je cours dans la deuxième tranchée qui elle compte moins de soldats. Nous tirons sur ceux qui approchent. Quelques compagnons meurent. Nous n'avons pas le temps de les secourir car les ennemis arrivent de plus en plus vite. Dans le feu de la fusillade, nous apprenons que ce n'est qu'une partie des Allemands qui arrivent, le reste des Allemands se trouvent dans leur camp. Il ne reste qu'un soldat allemand, qui lui est caché derrière une pierre. Nous tirons mais rien ne l'atteint. Je décide donc de prendre une grenade et de la lui jeter. Cela a marché. La fusillade est terminée. Après avoir compté, une vingtaine de nos soldats sont morts. Nous allons les enterrer dans la forêt qui se trouve derrière le camp.

William, lui, est en vie. Cela me réconforte. Alors que je déplace le corps d'un soldat, une photo tombe. C'est celle d'une jeune femme, certainement son épouse. Je replace sa photo dans la poche de sa veste. Je fais le salut et l'enterre. Quand le travail se termine, le colonel me rejoint et me félicite pour le coup de la grenade.

Nous découvrons trois blessés. Nous appelons un soldat qui a fait des études de médecine. Il s'occupe d'eux. Leurs cas ne sont pas très graves sauf un. L'un s'est pris une balle à l'épaule, l'autre dans le mollet, et le dernier dans le thorax. Des rats et des mouches se sont déjà installés, des excréments, les corps et autres ne les aident pas à rester forts.

Plus tard, je dois aller dans la forêt pour chasser le gibier. En arrivant là-bas, le terrain est humide et l'ombre des arbres se fait voir. J'avance sans voir où je vais. Mes pieds se mettent dans la boue ainsi que les branches de bois cassés. D'un seul coup, mon pied se coince. Je tombe. J'essaie de me débloquer, mais je n'y arrive pas. C'est un piège.

Me voilà coincé avec aucun moyen d'appeler à l'aide. Après de nombreuses heures d'attente la nuit tombe. Je dors ici.

Le lendemain de ma capture, personne n'apparaît. Soudain, j'entends le bruit de cris, d'obus, de fusils et bien d'autre. Je sais que la bataille reprend de nouveau. Maintenant, personne de remarquera mon absence ou alors ils croiront que je suis

mort au combat. Je suis inquiet. À cet instant, William tue les adversaires. Je dois faire preuve de patience et de courage. Les jours passent. Voilà maintenant six jours que je suis ici, coincé. La bataille continue.

Mais la faim se montre de plus en plus. Soudain, je vois ma mort proche, je lève la tête au ciel puis mon cœur finit par s'en aller.

La lettre d'Albert

par

Clémentine Bocquet

Verdun, le 5 février 1917

Chère épouse,

J'ignore si cette lettre te sera envoyée mais j'ose l'espérer car je veux que tu connaisses la vérité sur l'homme que tu as épousé, le père de ton fils.

Cela est arrivé il y a quelques mois. C'était un jour comme les autres, il faisait froid, nous avons dormi dans des tranchées humides, pleines de boue, en compagnie des rats. Ces affreuses bêtes qui nous mordent quand on dort, rongent le peu de pain que nous avons et mangent les soldats morts, à croire qu'ils sont attirés par l'horrible odeur des cadavres en décomposition.

À sept heures moins le quart nous nous préparions pour repartir au front.

En grand maniaque que je suis, je vérifiai une dizaine de fois que ma baïonnette était bien là, qu'elle était propre.

Puis je regardai la photo de notre fils, tu as raison, il me ressemble tellement avec ses grands yeux bleus, ses petites fossettes, son épaisse chevelure brune et, malgré ses six ans, son caractère bien trempé.

Nos ennemis arrivèrent en masse, je tirai dans cet amas qui nous fonçait dessus, je ne savais même pas si j'en touchais un, je paniquai tellement que j'étais incapable de viser, je tirai au hasard.

Ils se rapprochaient à grande vitesse, alors je décidai de lancer des grenades, c'était beaucoup plus efficace car ils avançaient en groupe.

Tenace, un rescapé que je n'avais pas vu arriva vers moi et essaya de me poignarder, je n'avais pas le choix, je ne voulais pas le tuer mais je ne voulais pas

mourir alors je lui enfonçai ma baïonnette en pleine gorge, pas par technique mais juste par réflexe de survie.

Ce n'était pas la première fois que je tuais un homme mais auparavant je n'avais jamais vu leur visage. Cette fois j'avais vu à travers les yeux de cet homme la peur, il avait envie de hurler, me supplier ne pas mettre fin à ces jours mais c'était comme s'il avait la gorge nouée. Sa bouche s'ouvrit mais aucun son ne sortit.

J'étais tellement tétanisé, pétrifié que je ne m'aperçus même pas qu'un Allemand se trouvait dans mon dos et s'apprêtait à m'embrocher. Baptiste, mon fidèle camarade et ami de toujours, lui tira une balle en pleine tête. Sa tête se renversa en arrière et en tombant son torse fut transpercé par un piquet en bois qui servait à faire tenir les barbelés.

Il m'avait sauvé la vie et je lui en suis éternellement reconnaissant.

Nous eûmes à la fin de cet assaut de nombreuses pertes, le lendemain nous devions avoir du renfort.

Cette nuit et toutes celles qui suivirent furent terribles.

Chaque nuit je rêvais de cet Allemand, il me hantait. Je pensais être assez solide pour supporter ça après tout ce que j'avais déjà vu : des bras, des jambes arrachées ainsi que des soldats qui tiennent dans leurs mains leurs intestins en poussant d'horribles cris de souffrance.

Mais j'avais tort : son visage était toujours là quand je dormais, écrivais, jouais aux cartes, mangeais. Il était omniprésent. Parfois j'avais même l'impression qu'il me parlait.

Une fois je crus même qu'il me demandait pourquoi je l'avais tué. Il me dit que je n'étais pas un homme mais un monstre et il avait raison : j'avais regardé cet homme dans les yeux et j'avais mis fin à sa vie.

J'avais tué un homme, mais peut-être aussi un mari, un père.

Dans la semaine, sa femme recevrait l'acte de décès de son mari et devrait expliquer à ses enfants que leur père était mort, ne reviendrait pas, qu'ils ne le reverraient jamais. Tout ça par ma faute.

Les mois ont passé mais rien n'a changé, j'ai continué à le voir, l'entendre. Pourtant cet homme est mort, il n'est pas réel je le sais mais malgré tout, je perds pied, je deviens fou .

Étant à bout, je suis allé voir Baptiste pour lui demander, le supplier de mettre fin à mon enfer.

Évidemment, j'aurais dû m'en douter, il a refusé en me disant que tout allait s'arranger, qu'il fallait que je garde espoir. Voyant que je n'étais pas convaincu, il se mit à me surveiller. Il avait peur que je fasse une bêtise .

Mais hier, quand nous sommes partis au front, pendant l'assaut, il est mort et cela par ma faute. Un ennemi n'ayant plus d'armes l'a plaqué au sol, et lui a fracassé le crâne à coup de pierre.

J'ai assisté à la scène, impuissant, incapable d'aider mon meilleur ami par peur de commettre un nouveau crime. J'ai essayé de me convaincre de réagir mais c'était comme si tous mes muscles refusaient de m'obéir.

J'ai passé mon temps à pleurer, et cela ne s'est pas arrangé quand j'ai rédigé une lettre à sa mère en lui disant que son fils était quelqu'un de brave, intelligent, courageux et serviable et qu'il est mort dignement. Qu'elle devait être fière de lui.

Si je ne t'ai rien dit plus tôt c'était pour ne pas t'inquiéter mais je ne peux demeurer dans le silence plus longtemps. Je n'ai plus la force de me battre pour rester en vie. Ne m'en veux pas si tu m'aimes, ne m'en veux pas... Je ne tiens plus. J'ai vu, vécu et fait trop d'horreurs.

Sache que je t'aime toi et notre petit Lucas, prends bien soin de lui et s'il te pose des questions sur moi, dis-lui la vérité : que son père était un fou, un tueur, un lâche qui tue des gens et laisse son ami se faire tuer. Excuse-moi pour tous les horribles détails dont je t'ai fait part mais maintenant tu sais tout.

Je vous aime.

Ton mari,
Albert BOCQUET

Max et Karl

par

Alexandra Châtelain

Max et moi, nous nous présentâmes au bureau de recrutement ensemble. Nous n'avions pas encore 18 ans, nous n'avions pas l'âge légal pour partir au combat. Mais cela leur importait peu. Tous deux, nous voulions défendre notre pays. Cette même envie, nous la partagions depuis notre enfance. Petits, nous avions joué ensemble et nous nous disions toujours que nous partirions ensemble à la guerre défendre les nôtres. Nous habitions dans la même rue. Nous adorions jouer à la guerre, notamment dans le jardin de Großmutter en dépit de ses cris et ses menaces. En effet son jardin était idéal : il y avait des creux, des arbres derrière lesquels se cacher et surtout des pommiers qui fournissaient une grande quantité de munitions. Un jour, moi, Karl, le plus petit en taille, j'avais reçu une pomme sur la tête et j'avais eu une bosse énorme. Max se moquait toujours de cet énorme hématome sur le haut de mon crâne, malgré ma souffrance.

Des années plus tard, nous étions là, dans ce bureau, celui où on décidait de risquer sa vie pour notre pays. Une fois engagés, nous pûmes repartir dans nos maisons pour une attente de quelques heures qui pour nous fut longue.

Voilà maintenant cinq jours que tout a changé dans nos vies, que nous sommes avec tous ces hommes qui montrent des visages divers. Certains ont peur, d'autres sont heureux d'aider les leurs, et le reste semble perdu au milieu de tout ce qui leur arrive d'un coup. Max et moi écrivons chaque jour une lettre à nos proches, priant chaque nuit de les revoir. Les officiers sont venus pour nous dire que l'on remplacerait les deux caporaux morts de famine ce matin à l'aube. Nous prenons tous deux notre rôle très au sérieux. Max a 13 hommes à commander tandis que j'en ai 16. Ce n'est que le début de cette guerre qui pour moi ne se terminera pas de si tôt, mais

pourtant il y a déjà plus de 500 hommes morts, et plus de 1000 blessés. Cela m'est insupportable de voir tout ces corps morts allongés dans cette terre boueuse du fait qu'il ne cesse de pleuvoir.

Mes gars et moi sommes là, sur des caisses en bois, assis en cercle, partageant un bout de pain que Alfonso a trouvé dans la tranchée. C'est sale mais cela fait plus de deux jours que nous ne mangeons presque rien et nous devons prendre des forces car certains de mes hommes ont entendu parler d'un bombardement qui se préparerait.

– J'ai peur , dit le plus jeune de tous.

– Il ne faut pas, essayons de nous concentrer sur le combat et pas sur la mort qui nous frôlera à ce moment précis, dis-je en essayant moi même de me convaincre.

Un silence pesant mais agréable se propage dans l'endroit lorsqu'il est l'heure pour nous de partir vers nos lits pour dormir un peu.

Un homme crie, nous alertant d'un bombardement qui vient de commencer. Nous nous dépêchons et partons en courant dans la tranchée. Juste à côté se trouve Max. D'un regard, j'essaye de lui faire comprendre que tout ira bien. À l'aide de mes hommes nous lançons des grenades à plus de 50 mètres tandis que d'autres tirent à la mitrailleuse. Je vise ces bottes noires qui se dirigent vers nos tranchées, je tire sans même me dire qu'en tuant ces hommes je détruis des familles. Alors que je m'apprête à lancer une grenade, un homme brun, grand avec des yeux d'un bleu profond d'où l'on peut voir la peur et l'angoisse s'avance vers moi. Cette vue me stoppe dans mon geste, je l'analyse encore et encore jusqu'à ce que je remarque qu'il n'est plus qu'à quelques mètres de l'endroit où nous nous trouvons. La grenade jetée, elle explose au pied de l'homme. Un sentiment de culpabilité se forme en moi, comme si je l'avais connu et cela me tue de l'intérieur ; je n'en peux plus, ça ne fait que quelques semaines que je me trouve ici et je perds déjà toute mon âme et ma tête.

Je suis là, allongé, dans mon lit à écrire à mes parents tout ce que je ressens à ce moment précis

Chère Mère , cher Père

Je suis encore vivant, une chance pour moi. La mort nous court après depuis le commencement de cette guerre, j'ai toujours ce sentiment de culpabilité depuis que j'ai lancé cette grenade sur cet homme, je pense à sa famille qui doit être détruite. J'ai peur, oui peur c'est le mot qui me définit en ce moment, j'ai toujours cette

angoisse qui me dit que je mourrai peut être aujourd'hui, et cette peur de vous laisser et de ne jamais vous revoir, que vous ne gardiez comme seul souvenir que ces lettres que je vous envoie à chaque occasion. Nous sommes tous devenus des sauvages, avec cet instinct, tous ces meurtres que nous avons commis sans même nous soucier de toutes les conséquences, certains vont même jusqu'à tuer leur propre coéquipier pour pouvoir manger et boire. Cet endroit est pire que l'enfer !

*Je vous embrasse,
votre fils.*

Une fois cette lettre finie je retourne dans cet énorme trou boueux qui nous sert de protection contre l'ennemi. Je vois certain de mes hommes morts et d'autres blessés mais qui continuent de se battre.

Ça doit faire au moins trois heures que nous sommes là à jeter des grenades et tirer à la mitrailleuse. À cette heure nous ne voyons presque plus que des corps sans vie, dans cette terre boueuse. Je suis fatigué et j'ai énormément faim mais je continue à lancer ces grenades encore et encore jusqu'à ce que je revoie cet homme, l'homme qui m'avait regardé de ses yeux perçants avec tant de peur et que j'ai fini par tuer. Je tourne la tête vers mon ami qui se bat sans relâche malgré la fatigue qui se lit sur son visage, il tourne la tête et me regarde droit dans les yeux. Je peux ressentir la peur et la tristesse. À cet instant on ne fait plus attention à rien. Soudain un soldat hurle – ce qui me fait revenir sur terre. Au moment même une grenade est lancée et atterrit pour finir par exploser aux pieds de Max. Au bout d'un certain je finis par réaliser que mon ami n'est plus qu'un corps sans vie, je hurle, je pleure et je sens la colère grimper en moi tout comme la tristesse. Il est mort, mort pour son pays, mort à cause de l'ennemi. Je cours vers son corps, il respire encore un peu mais je sais que ça ne durera pas longtemps.

– Ne me laisse pas Max, je t'en supplie, bats-toi. On s'était promis que l'on se battrait à deux et qu'on gagnerait cette guerre... S'il te plaît... dis-je.

– Bats-toi pour nous, venge-moi et continue de défendre ton pays pour nous, dit-il tout en fermant les yeux.

– Je te le promets Max.

Et me voilà, seul, assis sur une caisse en bois, où j'écris une nouvelle lettre à mes parents qui me manquent énormément.

Chers parents.

Il est parti, lui, mon meilleur ami, mon frère, ma moitié, celui avec qui j'ai tout vécu, de ma première journée d'école, en passant par ma première chute à vélo ou encore ma première rupture... Il était tout pour moi. Je me souviens encore du jour où l'on a voulu faire une blague à la femme âgée au bout de notre rue. On avait donné son dentier à son petit chien et la pauvre femme l'a cherché tout l'après-midi pour finalement le retrouver recouvert de bave sur son tapis tout neuf. Malheureusement il est tombé pour son pays. Il répétait sans cesse qu'il préfèrerait mourir pour une personne chère ou pour son pays plutôt que dans son canapé d'une crise cardiaque. Tout ça est de ma faute, si je n'avais pas tourné mon regard vers cet homme que j'avais tué peu de temps avant, il ne m'aurait pas regardé aussi et par la même occasion pris cet grenade que l'ennemi avait lancé. C'était un soldat courageux, qui est mort par ma faute. Je suis coupable, je mériterais de mourir aussi, mais je lui ai promis de continuer à me battre pour lui, pour le venger, et je tiendrai parole malgré la souffrance de son absence. J'y arriverai.

*Je vous embrasse,
votre fils.*

J'avoue être tête-en-l'air depuis plusieurs jours. Je repense à mon ami encore et encore, il hante mes pensées, cela en devient presque insupportable. Sans même que je m'en rende compte, une petite chose atteint soudain violemment une partie de mon corps.... Une balle ! Je pensais tellement que j'en avais presque oublié que j'étais en guerre et pendant ce moment d'absence l'ennemi en a profité pour me tirer une balle en plein cœur. Allongé par terre, les yeux regardant dans le vide, mon corps se vide de son sang et s'affaiblit peu à peu, tandis que moi je me dis que je vais le rejoindre... Finie, pour moi, cette guerre ! Cette odeur de pourriture partout où nous allons, ces hommes que je voyais mourir un par un... Et finie, ma souffrance mentale, celle qui me rabaisait jour après jour... Voilà. Je suis mort.

« Courage, Georges... Courage... »

par

Ivana Clabaux

« Courage, Georges... Courage... »

Tu arrives là où on va te recruter, tu peux t'en rappeler comme si cette journée était hier. Ce sentiment de fierté mais de peur en même temps. On te donne ton numéro de matricule et c'est parti pour un voyage qui n'aura sans doute pas de retour.

Tu es arrivé dans une grange, près de Charleroi, là où tu vas combattre pour la première fois. Tu essayes de te rassurer toi-même car il n'y a presque personne pour le faire, tu les vois, tous, là, près de toi, la tête baissée. Vous vous préparez pour le combat du lendemain. Tous, très droits, prenant votre courage à deux mains, allez vous battre pour votre pays ! Vous êtes fiers de vous, ça oui. Mais vous avez tous cette boule au ventre, à vous dire que la vie s'arrêtera dans peu de temps pour beaucoup d'entre vous.

La dernière soirée avant de vous rendre sur le terrain. Certains fument, d'autres écrivent, il y en a même qui jouent aux cartes. Mais comment ? Comment peuvent-ils rester aussi sereins, sachant que vous allez tuer des hommes le lendemain ? Tu as essayé de parler à quelques soldats dont tu vois qu'ils ne bougent pas. Comme s'ils se considéraient déjà morts. Quoique, la mort est proche pour eux, comme pour toi. Un homme est resté muet quand tu lui as demandé d'où il venait. Cette question n'était bien sûr qu'un prétexte pour commencer un sujet de conversation, mais ce fut sans réponse. Tu le vois, assis là, essayant peut-être de s'endormir. Il pense sûrement, mais à quoi ? À sa famille ? A-t-il une femme, des enfants ? Tu as tellement mal au cœur, étrangement...

Milieu de nuit, peut-être. Tu n'as aucune envie de regarder quelle heure il est. Toutes les lumières éteintes, tous les soldats endormis sauf un, cet homme qui pense encore. Tu te sens si mal en le voyant, tu ressens ses souffrances, tu es dans le même état que lui. Tu veux lui dire que vous êtes tous dans le même cas, mais qu'il faut garder courage, sans quoi vous périrez vite. Mais tu n'oses pas, tu t'es dit qu'une fois de plus tu n'auras pas de réponse, et que peut être il le prendrait mal..

Tu te rendors...

TOUT LE MONDE DEBOUT ! ÇA SONNE, ÇA GUEULE ! « PRÉPAREZ-VOUS ! »

Il y a de quoi devenir hystérique ! Tu te lèves, tu te prépares vite, la boule au ventre, l'esprit embrouillé. Tu paniques !

« Courage, Georges... Courage... »

Étrangement tu ne vois plus ce soldat, celui qui ne parlait pas et qui n'avait sans doute pas dormi.. Tu es beaucoup trop occupé à penser à la journée qui t'attend que de penser à cet homme. Tous, prêts ou pas, vous partez... vous marchez... encore et encore, jusqu'à ce que vous arriviez près des tranchées. Vous ne le montrez pas mais vous êtes tous terrorisés. Une goutte de sueur froide descend le long de ton dos.

Arrivé dans les tranchées, tout ces morts qui ne sont pas très loin tout autour de vous, des blessés, des zombies dans les boyaux, les soldats sales, pas rasés, c'est à ça que tu ressembleras ! Cette odeur nauséabonde de cadavre, cette fumée provenant des obus qui vous asphyxient, le brouillard dû à la fumée, le bruit des éclatements d'obus, des fusils... Mon Dieu, que ça t'effraie !

« Courage, Georges... Courage ! »

L'attente est le moment le plus long de toute ta vie, tu attends que le commandant siffle pour lancer l'assaut... et quand tu entends siffler, tu sais que tu dois y aller !

Tu y vas, tu grimpes la tranchée, tu fonces. Tu cours sous tous ces bombardements, tous ces obus qui éclatent autour de toi, ces balles qui te frôlent chaque fois.. Tu rencontres quelques ennemis sur ton passage, morts ou mourants.

Et là tu tombes face à face avec un boche...

Son couteau te transperce le torse, tu sens cette lame te rentrer dans la chair, puis en ressortir, tu sens ton sang chaud couler le long de ton ventre. Tu n'as plus la force, tu tombes. Tu as du mal à respirer, tu suffoques, tu vois tes camarades passer de tout côtés, ta vue se trouble... La main sur ta plaie en appuyant bien fort, tu n'as plus la force, tu as mal, tu cries. Un de tes camarade s'arrête et te voit, il te tient, il appuie fort sur ta blessure... Tu t'endors...

Vengeance des morts

par

Aymeric Derreumaux

Oertzen Richard Jürgen – Moi et mes hommes avons lancé un assaut contre les tranchées ennemies.

Nous n'avons pas réussi à récupérer les tranchées françaises mais nous les avons affaiblies, il reste seulement dix hommes sur cent. Les Français disent que je suis sanguinaire, je le suis, je n'ai pas de pitié pour les ennemis de l'Allemagne !

Pour assiéger les tranchées de l'Entente, on a utilisé les obus shrapnels, les liquides enflammés et les gaz asphyxiants .

À moi seul, j'ai exterminé vingt hommes, j'adore tuer, déchiqueter, décapiter, je suis devenu comme ça car un jour un soldat de l'Entente a décapité un de mes camarades, il m'avait immobilisé, je n'ai rien pu faire pour le sauver, il est mort devant mes yeux.

Mary Artésien – J'ai vu presque tous mes soldats tomber sous l'envahisseur allemand, la plupart furent tués par des gaz asphyxiants et les autres sous les tirs ennemis, neuf de mes hommes et moi somme les seul survivants, nous nous sommes réfugiés dans les tranchées arrières.

Florimond Prosper Derreumaux – Je me suis placé à la mitrailleuse, j'essayais de protéger la poignée d'hommes qui restait – nous étions dix survivants, moi, mon caporal et des camarades – pendant leur retraite dans les tranchées arrières.

Oertzen Richard Jürgen – Mes hommes et moi planifions un autre assaut contre les Français mais Karl Fodröse m'a appris entretemps qu'il y avait un espion dans notre unité, je n'arrivais pas à trouver cet espion. Plus tard, en regardant le registre des

morts et des portés disparus, j'ai découvert qu'un de mes hommes était porté disparu, je pense que c'est cet homme qui était l'espion.

Mary Artésien – J'ai appris plus tard par notre espion qui s'était infiltré dans les unités allemandes – il s'appelle Élie Scheers – , le nom du responsable de ce massacre. Il se nomme Oertzen Richard Jürgen.

Ce nom sonnait dans ma tête comme le nom du diable en personne ; Oertzen était tristement connu des forces françaises pour son côté sanguinaire et violent. Je me fis une promesse à moi-même de venger tous les hommes qui sont morts de la main d'Oertzen.

Mes hommes et moi avons planifié une attaque de nuit sur Oertzen et son équipe. Ça ne s'est pas passé comme on l'aurait voulu. J'ai perdu deux hommes pendant l'assaut ; j'ai vu Oertzen, je m'approche discrètement de lui mais il m'entend arriver et il frappe le premier, sa baïonnette s'enfonce dans mon torse.

Le coup n'est pas mortel mais je sens la vie s'échapper de mon corps de seconde en seconde, je sens que mon corps devient de plus en plus lourd, je sens une forte douleur dans le torse. Je m'évanouis.

Oertzen Richard Jürgen – Après avoir laissé ce caporal français, je commençai à faire l'état des lieux. Je me rendis compte qu'il ne restait que moi et des cadavres. Mais soudainement j'entendis une explosion. Peu avant de mourir, j'ai maudit ce soldat qui m'avait abattu.

Mary Artésien – Quand je me suis réveillé, je me trouvais dans l'infirmierie. J'ai appris que l'unique survivant de l'assaut après moi était un soldat et qu'il m'avait transporté sur son dos au péril de sa vie. Plus tard le médecin est venu me voir et il ne m'a rien dit. Je savais que je ne survivrais pas car j'avais perdu trop de sang.

Il a laissé la place à mon sauveur. Peu avant qu'il n'arrive, je pensais à haute voix : à quoi sert toute cette violence, cette guerre ne rime à rien, cette guerre n'engendre que des morts... Quand cette boucherie va-t-elle s'arrêter ?

Florimond Prosper Derreumaux – J'ai salué mon caporal, je lui ai expliqué comment j'ai tué Oertzen.

Et je lui ai narré comment je l'ai retrouvé au milieu d'une mare de sang. Je lui ai raconté que j'avais pris la décision de le porter, lui, sur mon dos au péril de ma vie.

Dans un dernier sursaut de vie, mon caporal me remercia et me dit que grâce à moi, il partait le cœur en paix et avec le sentiment qu'il avait accompli son devoir envers la France .

Quand il est mort, je lui ai fermé les yeux et j'ai aidé le médecin à apporter son corps au cimetière.

Revenants de Vimy

par

Pierre François

La bataille de la crête de Vimy se déroule au cours de la Première Guerre mondiale entre le 9 et le 12 avril 1917 sur les territoires de Vimy et Givenchy en Gohelle, près de Lens dans le Pas-de-Calais. Le site, dominant la plaine de Lens et fortifié par l'armée allemande, avait fait l'objet de multiples attaques infructueuses de la part des armées françaises et britanniques, notamment en 1915. Le 9 avril 1917, quatre divisions canadiennes unissent leurs forces et passent à l'assaut. Au prix de plusieurs milliers de morts, elles réussissent à prendre le contrôle de la cote 145 le 14 avril. Le soldat Hart et le Caporal chef Kettle faisaient partie de ces hommes...

Le soldat Hart, au milieu des bombardements qui éclataient autour de lui, alla se réfugier dans un trou d'obus protégé par des sacs de sable. Il regardait autour de lui et ce qu'il voyait le terrorisait : ses frères d'armes morts au combat ou mutilés, la vue des rats qui couraient sur les corps qui lui donnait la nausée. Ses souliers étaient gras de boue, de cervelles et d'entrailles humaines. L'odeur était pestilentielle, ses yeux étaient tendus et douloureux. Il était fatigué, il avait froid et faim. Dans quelques heures la mitraille des rangs ennemis sèmerait de nouveau l'effroi. Dans une tranchée, des soldats se préparaient à l'assaut des défenses adverses. Ils avaient fixé leurs baïonnettes au bout de leur fusil et dans un cri de rage un groupe de soldats monta au feu. Hart était resté dans une tranchée, il avait trop peur pour se lancer au combat et dans l'agitation personne ne se souciait de lui. Mais après quelques minutes qui pour lui furent une éternité, il vit arriver le caporal chef Kettle qui le sortit de sa torpeur.

« Mon p'tit gars, » dit Kettle.

Le caporal voyant que le soldat apeuré ne répondait pas, lui parla comme à un fils et dit :

« Reste ici on viendra te chercher à la fin des bombardements et surtout ne bouge pas ! »

Kettle tint parole et raccompagna Hart vers leur tranchée. Vers quatre heures du matin, un bruit horrible se fit entendre jusqu'aux tentes, et un soldat cria : « Venez vite ! Les Allemands nous bombardent ! »

Les soldats arrivèrent au *no man's land* et il y avait des trous partout, des milliers de soldats couchés au sol, c'était affreux ! Bizarrement le soldat Hart avait moins peur que d'habitude, il avait confiance en lui. Tout se passa bien pour Kettle quand soudain une bombe explosa à ses pieds !

Les bombardements cessèrent au bout de quelques heures. Quelques soldats rentrèrent en vie aux tentes. Hart cherchait Kettle mais ne le trouvait pas. Il attendait son retour et aperçut des soldats qui portaient des blessés sur des civières couvertes de sang. Kettle n'était toujours pas là. Mais d'autres soldats apportèrent les morts aux tentes, et parmi ces morts il reconnut Kettle. Il ne restait plus de lui que le haut du corps, il n'avait plus de jambes, plus ventre. Il restait de lui qu'un tronc avec un bras et une tête.

Hart était effondré, il alla s'allonger et eut un besoin immense d'écrire et de se confier à sa fiancée.

Ma Chérie

Ici les combats font rage. En arrivant, j'ai fait la connaissance d'un homme, Kettle.

Il me parlait de ses filles et de sa femme qui l'attendaient chez eux. Il est mort toute à l'heure suite à un bombardement, c'est ce que j'ai entendu.

Oh, Juliette ! J'ai pensé à toi ! À nous !

Je ne veux te mentir sur ce que je vis ici, ça serait comme te faire croire que tout va bien.

L'odeur de la mort règne autour de nous.

À défaut d'avoir de la bonne nourriture, lorsque l'on nous donne du pain ce sont les rats qui en profitent le plus.

Je puise la force de me battre dans tes yeux et ton sourire.

Bientôt la guerre sera terminée et je vais te retrouver.

*Tu me manques énormément et je ne cesse de penser à toi lorsque je ne combats pas.
Je t'aime !*

Hart

Quelques jours plus tard, de nouveaux soldats arrivèrent. Tout le monde disait qu'il y avait des Français. Vers dix-sept heures, une centaine de soldats firent leur apparition vers la cuisine, c'étaient apparemment des hommes âgés entre trente et quarante ans sauf un qui semblait être très jeune. Après avoir pris quelques renseignements Hart apprit qu'il avait dix sept ans.

Il l'appela

« Eh, toi, là-bas ! Viens !

– Oui.

– Comment t'appelles tu ?

– Usiaux Oscar Edmond, mais appelle moi Usiaux.

– D'accord. Moi, je m'appelle Hart. »

Usiaux avait l'air désordonné, il ne savait pas quoi faire, c'était la première fois qu'il s'engageait, il avait enfilé une tenue de militaire depuis peu de temps. La cloche sonna et tous les soldats allèrent vers le comptoir, attendant leurs rations.

« Ne fais pas attention au cuisinier, il s'en prend aux plus jeunes, ne réplique pas s'il est grossier, » annonça Hart.

C'était donc au tour d'Usiaux, il alla devant le comptoir et le cuisinier, bizarrement, le servit correctement. À vrai dire Hart était à côté de lui.

Vers vingt-et-une heures les bombardements recommencèrent. Tous les soldats allèrent à la bataille, mais les Allemands avançaient petit à petit. Usiaux et la plupart des autres soldats partirent se cacher dans une tranchée. Toutes les dix secondes une bombe atterrissait au sol, les tranchées tremblaient. Usiaux était terrorisé, comme Hart le fut avant lui. Hart proposa à tout le monde de jouer aux cartes, avec le jeu de Kettle. Il était fier de leur proposer ce jeu ; tout le monde y participa. Le bombardement se calma et les soldats attaquèrent les tranchées allemandes.

Un soldat allemand, sans arme et sans maillot, couvert de sang, avançait, un petit drapeau allemand dans les mains. Il se fit tuer en deux secondes. Les soldats arrivèrent vers les tranchées ennemies et il n'y avait plus personne pour les défendre,

elles étaient perdues pour les Allemands. Tous les soldats étaient contents, il y avait du pain et un peu de vin. Ils chantaient des chansons militaires et paillardes et étaient fiers d'eux.

Mais un soldat allemand, sorti de nulle part et armé d'une mitrailleuse, tira partout et toucha cinq militaires, en tuant deux et en blessant trois autres, parmi les blessés il y avait Hart qui fut tout de suite transporté à l'hôpital militaire.

Il était dans un état grave, entre la vie et la mort. Il pouvait à peine parler mais il demanda à Usiaux qui était venu lui rendre visite d'écrire cette lettre.

Ma bien aimée

Au moment où tu recevras cette lettre je serai sans doute mort. Hier un soldat allemand m'a tiré dessus, il m'a touché au ventre. Cette guerre a fait de moi une machine à tuer !

J'ai rencontré des gens très bien, parmi eux Kettle qui est mort et Usiaux qui est avec moi !

Je t'aime !

Hart

Cette bataille fit 3598 morts et 7104 blessés canadiens...

*(...) Ô revenants bleus de Vimy vingt ans après
Morts à demi Je suis le chemin d'aube hélice
Qui tourne autour de l'obélisque et je me risque
Où vous errez Mal endormis Mal enterrés (...)*

Louis Aragon

Tous humains

par

Léna Gracner

Je m'appelle John Verner, j'ai 21 ans. J'ai reçu une lettre de la British Army, j'étais mobilisé dans les Highlanders. Je ne pouvais pas désertier, cela aurait été du suicide. J'avais une famille maintenant... La guerre est tombée au mauvais moment. À vrai dire la seule chose qui me tracassait vraiment était de voir comment les soldats étaient sur le champ de bataille. Je me suis marié pendant la guerre en 1917, ce que je ne savais pas en me mariant, c'était que j'allais aussi me marier avec l'armée, et la mort, un pacte jusqu'à ce que mon souffle se coupe et que mon cœur s'arrête, un mariage sans divorce. Ma bien-aimée passait ses jours à pleurer, comme si j'étais déjà mort, c'est ça qui me faisait peur, ça m'effrayait et me donnait des frissons dans le dos. J'étais déjà à l'entrée de notre petite maison, me jetant dans la gueule de la mort, mes bagages aux bras, le taxi m'attendait devant, j'entrai à l'intérieur, en direction de la gare.

Arrivé là-bas, beaucoup d'hommes, de jeunes hommes attendaient que le train arrive, embrassant leurs femmes à pleines lèvres, enlaçant leurs amis, frères, sœurs, mères, pleurant à tout va. Moi j'étais seul, ma bien-aimée ayant préféré rester pleurer chez nous, chez elle j'en avais bien peur. Ça m'a fendu le cœur qu'elle ne veuille pas m'accompagner à la gare, pour me dire au revoir, passer nos derniers moments à deux, mais à ma demande, elle était restée assise sur le sofa, les mains croisées, jouant avec ses pouces, affichant un stress dominant. Elle paraissait avoir pris bien vingt ans, son joli visage était devenu fantômatique, sans expression, fade, blanc. Ses yeux bleus avaient fondu en un bleu marine terne, sale, ses lèvres rouges étaient sèches, ses longs cheveux blonds sont devenus grisâtres, elle m'effrayait plus que mon départ, j'avais peur pour elle, pour son futur si je venais à mourir. Malgré ça, je n'avais que le départ en tête. Tous les hommes s'entassaient dans les wagons. Un

homme me poussa violemment contre l'ouverture du wagon, il ne s'excusa pas, il avait le visage en sang, les policiers qui l'avaient forcé à venir ici l'avaient tabassé. Ils se tenaient à côté de lui, froids.

Dans le train, il était dur d'y voir quelque chose. La buée formée par la respiration des hommes couvrait déjà les vitres. Un jeune garçon me céda sa place, un grand sourire aux lèvres. Je le remerciai, il paraissait tellement content de partir à la guerre, pour sauver son pays, tellement de naïveté. Après bien une journée de voyage, nous arrivâmes à destination, dans une gare terne, déguisée en gare militaire pour accueillir les soldats.

Arrivé à la base militaire, mon uniforme me fut donné. Nos chambres furent désignées, j'étais avec trois garçons sympathiques. Nous étions répartis par âge. Les soldats avec moi avaient entre 21 et 23 ans. Nous rîmes nerveusement de ce que nous allions faire le lendemain, car je savais que nous allions subir le même sort, ils savaient aussi, nous allions courir pour tuer, massacrer. Demain nous serons déjà sur le front, nous allons nous battre, de sang froid.

J'ai passé une bonne nuit, étrangement, pourtant conscient du sort qui m'attendait. Levés, fatigués et pourtant calmes, nous étions en route pour le front. Je n'étais plus effrayé, plus maintenant. Le camion nous transportant nous emmena à un champ creusé de tranchées. Ils nous firent entrer par les tranchées souterraines. Nous étions dans la tranchée, armés, prêts, certains pleuraient de peur. Pourtant, dès le signal fut déjà donné, je courus et comme une bête, je tuai tout sur mon passage. Quand tout à coup je fus plaqué au sol violemment. Un jeune homme, assis sur mon ventre, appuyant de tout son poids sur mon corps, m'empêchait de respirer. Il pointait sa baïonnette sur ma carotide. Je tremblais au toucher de la baïonnette, froide, tranchante, il me regardait d'un œil froid, effrayant, c'était la mort en face de moi, et pourtant il m'arracha à la terre, et me protégea sous son bras, m'entraînant à l'abri des regards dans une tranchée vide. J'étais choqué, il m'avait déposé contre le mur de la tranchée haute, me regardant dans les yeux.

– Vous allez bien ?

– Pourquoi avez vous fait ça ?

– J'ai lu la peur dans vos yeux, j'ai ressenti pareil quand je me suis lancé, vous avez un visage que j'apprécie, je n'ai pas envie de vous tuer.

– À combien de soldats ennemis avez-vous menti de telle façon ?

– Seulement à vous... Je ne mens pas, je dis juste ce que je ressens, je ne vois pas le besoin de vous tuer.

J'étais bouche bée, je ne savais pas quoi dire, alors je ne dis plus rien, lui non plus. Je le contemplais, un grand homme, jeune, les cheveux en bataille, brun cendré, les yeux jaune ambre, il était sublime et pourtant c'était l'ennemi. Je n'étais pourtant pas effrayé par lui, peut-être parce qu'il m'avait sauvé la vie. J'ai pris mon courage à deux mains pour lui redemander pourquoi il m'avait sauvé. Il m'a répondu « Nous sommes tous humains, nous ne méritons pas tous de mourir ici, mais toi tu le mérites encore moins. » La seule chose m'ayant choqué dans ses paroles c'était qu'il était l'ennemi mais qu'il pensait humainement, est-ce normal dans la situation où nous vivons maintenant ? Je ne savais pas, je ne savais plus, j'avais l'impression d'être fou, j'étais sûrement bousculé par les événements.

J'essayais de me calmer, difficilement, mon cœur battait très fort, me brûlait la poitrine, mon sang bouillait et ne faisait qu'un tour, un peu comme quand j'ai vu celle que j'aimais la première fois. Étrangement c'était un sentiment amoureux, pour un homme, pire, l'ennemi. C'est excitant, d'aimer l'interdit. Nous étions cachés dans la tranchée désertée, il faisait nuit et les tirs avaient cessés, les hommes étaient partis, nous étions seuls. Il me regardait de ses grands yeux d'ambre, semblait étonné que je n'eusse pas fui, j'étais trop terrorisé pour pouvoir fuir. Il s'accroupit en face de moi, me fixant, il était étonnamment beau, avec des traits sublimement fins, il ressemblait à une statue antique, celles des dieux, je le voyais comme Mars, dieu de la guerre. Il posa sa main froide sur ma joue, approchant son visage du mien, son nez frôla mon nez, il m'embrassa calmement avec beaucoup de douceur. Ça ne m'a pas choqué, il en fut étonné et me sourit. Quand tout fut calme, il me releva, il n'y avait personne, aucun homme. Il me redemanda si j'allais bien, j'ai remarqué qu'il possédait un sublime français et que son accent donnait de la vie à ses mots.

On est partis tous les deux ensemble, et nous avons parlé et encore parlé, nous savions tous deux que l'assaut approchait et qu'il fallait partir.

Camarade, je te dis adieu

par

Laura Kisielewski

Il fait froid, humide nous sommes entourés de rats dans la boue.
Je vois mes camarades morts autour de moi... Je m'appelle Tanquerel Marcel.
Ma naissance n'en parlons pas ...
Ma vie... sans intérêt.
Ma mort est horrible et je vais vous la raconter !

Je me trouve sur le front. Engagé depuis le début, j'allais revenir en héros auprès de ma famille et des personnes qui m'aiment.

Toute cette route gâchée, je suis mort dans un monde où presque tout est en noir et blanc.

Ma mort n'aura servi à rien.

Les obus tombent de partout. Nous devons envahir les tranchées ennemies à dix heures le 25 Septembre 1918.

Nous attendons le départ du colonel qui comme d'habitude siffle pour nous prévenir.

Le moment est arrivé, nous sommes sortis des tranchées.

Nous étions comme enragés, prêts à gagner. Les corps s'entassaient de plus en plus.

Je les vois ... Nos ennemis ! Ils nous tirent dessus.

Nous nous cachons derrière des barbelés, des petits mont de terre. Il faut y aller, j'emmène mes compagnons et moi-même sûrement à la victoire !

Nous avons presque réussi, nous n'étions qu'à quelques mètres des tranchées ennemies.

Soudain plus rien... Je me suis retrouvé au sol ! Si seulement pendant deux secondes j'avais regardé dans le ciel, au-dessus de ma tête, juste pendant deux secondes je ne me serais pas retrouvé par terre. J'ai... Je... Oui, allongé au sol. Je vois tout ce qui se passe. Pourtant je ne bouge plus. Cette grenade qui nous est tombée dessus. Pendant deux secondes j'ai cru en la victoire.

Je n'ai pas la force de fermer les yeux ! Mais nos alliés ont réussi à s'emparer de leur camp. Les Allemands avaient prévu une... Une mine explose et tue tout soldat errant dans la tranchée.

Je vois mon meilleur ami me soulever, je pense que si quelqu'un venait me mettre sur pied j'arriverais à marcher.

Je lui dis de me lâcher, que j'arriverais à marcher mais rien ne sort de ma bouche. J'essaie de crier, je hurle mais sans résultat !

J'entends une discussion :

– Monsieur Gonard lâchez ce mort !

– Mon colonel je le sais, je le sens il est vivant !

– Grand Dieu, Gonard ! Voyez cet homme infirme, nous n'en tirerons plus rien. Regardez par vous-même. Faites-vous à la réalité, cet homme est mort !

Et violemment, Jean-Pierre Gonard se retourne et il accélère le pas.

Un coup de feu.

Une douleur effroyable dans mon dos , une douleur si forte...

Puis un gémissement sort enfin de ma bouche ...

Le visage du colonel se décompose !

Je vois en ce moment son pistolet fumer...

Et je me retrouve à terre encore une fois.

Plus rien. Voici ma mort comme les autres la voient !

Mais voici ma vraie mort... Je suis là à te raconter mon aventure... Toi, tu perds ta jambe. Moi je perds tout. Alors camarade je te dis : Adieu.

TANQUEREL MARCEL MORT LE 25-09-1918 à 22h55 †

Mort pour la France.

Comme une pulsion de vie

par

Anna Kubiak

CETTE NOUVELLE A OBTENU
LE PRIX DU COLLEGE JEAN-JAURES DE LA NOUVELLE 2014.

– Allez, Phil, laisse-moi partir, cette guerre, elle me mange de l'intérieur. Tu veux continuer de nous voir mourir ? Tu veux que tout ça continue ? Je ne compte même plus le nombre de soldats que je tue. Je n'ai plus rien d'humain, c'est pour ça que je veux fuir cette guerre, en suivant l'instinct, comme le pauvre chien que je suis. L'homme qui est en moi agonise, mais je peux le sauver en fichant le camp.

Mes mots sont sortis de ma bouche accompagnés d'un filet de salive, histoire de me rendre encore plus pathétique que d'habitude. Mon camarade Phil, artilleur comme moi, semble incrédule :

– *Bollocks* ! Gamin, ne sois pas idiot. Retourne à ton poste, Henry, les boches arriveront d'une minute à l'autre ! Allez, *brat*...

« Gamin »... Il m'appelle toujours comme ça, pourtant j'ai six ans de plus que lui. J'ai trente-cinq ans, quand même !

Il reste silencieux. Je regarde le paysage autour de moi, qui se dessine peu à peu dans la brume matinale et auquel décidément ne sied qu'un adjectif : infernal. Même la terre, boueuse, à perte de vue, est répugnante : chaque jour j'imagine combien de poumons, de cœurs, de visages et de tripes pourrissent en dessous. Combien de soldats allemands, canadiens, anglais, français ont été dépecés par les obus que j'ai envoyés, et qui, jour après jour, creusent un peu plus le *no man's land* jusqu'à en voir les possibles entrailles de l'enfer, couronnées de barbelés ? Quand on est *gunner*, on a une vue improbable, croyez-moi. Mon poste béni consiste à envoyer des centaines d'obus à chaque bataille avec de monstrueux canons, pendant que nos soldats alliés se précipitent vers le territoire ennemi. D'ici, je peux les voir mourir, saigner comme des porcs, en restant impuissant... Alors, avec mes camarades, nous

pensons les aider en faisant exploser le front allemand. Mais qu'en est-il, finalement : nous ne faisons que remplir les cimetières de soldats démembrés !

À présent, Phil doit me prendre pour un lâche. Mais qui suis-je, en vérité ? J'ai toujours été un lâche. Et quand on est un lâche, on est forcément artilleur. Regarder ses camarades perdre la vie, sans se salir les mains, c'est on ne peut plus couard. Cela fait presque trois ans que ces images me hantent.

Phil fait comme si cette « discussion » n'avait jamais eu lieu et retourne à son poste, concentré, pour balancer les obus en face. Il y a quelques jours encore, je me serais résigné à faire de même en serrant les dents. Sauf qu'aujourd'hui, en ce jour d'octobre 1917, j'ai décidé que tout ça c'était terminé. Je ne veux plus devenir l'homme « brave » qu'Olive aurait aimé.

Olive, c'est ma femme. J'en parle tellement avec mes copains de guerre qu'à présent son nom circule même les tranchées ! Rien que l'évoquer suffit à faire naître un sourire sur mes lèvres. C'est tout de même d'un petit gringalet comme moi que cette jolie fille aux cheveux sable s'était amourachée, le jour où une fine couche de neige recouvrait Londres ! Dans l'ardeur de nos vingt ans, nous ne nous sommes plus quittés. Et le jeune couple que nous étions s'était empressé de vivre loin des parents, au-dessus de mon petit tabac ! Puis, un beau jour, le ventre blanc d'Olive eut le bonheur de porter et de donner vie au plus beau petit garçon du monde (James fêtera bientôt ses sept ans, d'ailleurs). Le chemin de la vie suivait son cours, mais rencontra des obstacles de plus en plus fréquents. Il se mua certainement en cul-de-sac lorsqu'Olive a arrêté de me regarder. Elle poussait de très longs soupirs, et son front se creusait de rides à chaque fois que je recevais mon salaire. Au bout d'un moment : ma merveilleuse femme m' a avoué qu'elle rêvait d'un homme téméraire, bien bâti, riche, et, surtout, « adulte et digne de sa famille, Henry Daniel ». Ce fut comme si un seau d'eau glacée inondait ma nuque. Adulte ?

Alors, dès 1914, je me suis proposé en tant qu'artilleur. C'était la guerre, il paraît. La Royal Garrison Artillery engageait des hommes virils et courageux pour défendre le pays des mangeurs de grenouilles, menacé par l'armée allemande. Une histoire d'assassinat en Autriche a fait éclater le monde, on dirait... *Anyway*, je n'y connais rien, je ne sais même pas où se situe l'Autriche ! Est-ce que ça m'a servi à me fournir les meilleures cigarettes de l'Angleterre, peut-être ? La suite est on ne peut plus prévisible : l'avorton de 33 ans que j'étais s'était retrouvé en habit militaire dans

l'Est de la France, des armes aux bras, persuadé de revenir très vite en parfait *fellow* embrassant son Olive dans le cou et étant admiré par son rejeton...

Les premiers jours dans l'armée étaient difficiles, en particulier pour mon amour-propre : soit tous les soldats me dépassaient d'une tête, soit semblaient avoir des abdominaux en béton armé. Mon ego en a pris un sacré coup quand certains m'ont annoncé leur âge (20 ans) et m'ont avoué celui qu'ils pensaient que j'avais (18 ans) ! Disons que mon allure fluette et mes jambes comparables à deux poteaux me distinguaient particulièrement. Jour après jour, nous nous habituions aux conditions de vie à côté des mitrailleuses, à la boue, aux rats qu'on flinguait pour s'amuser, aux *smutty songs*, à l'amitié, et rapidement à la peur, à la mort. Ça sentait la sueur masculine et la terre mouillée. Le pire restait le bruit incessant des explosions, la « bouffe » et le manque de sommeil, cependant mon caractère sociable m'avait permis d'être apprécié par tout le régiment. Phil, Damon, David, Paul... Des chics types ! Mais la guerre, c'est surtout cette façon barbare de frapper l'autre pour ne pas mourir. J'étais derrière les canons quand la première battle a débuté : beaucoup de mes camarades, suivant le sifflet de leur *leader*, tombaient l'un après l'autre comme de vulgaires pantins, fusillés par les ennemis dans le champs de bataille pendant que ces *filthy dogs* d'officiers partageaient de luxueux cigares. Dès que les larmes commençaient à venir, j'ai compris que je devais tirer. Bombarder. Défoncer. Les « *beware !* » que je hurlais à me déchirer la gorge étaient bien inutiles, et parfois, quand ma vue se brouillait, je réussissais l'exploit involontaire de bombarder mon propre camp. Je hais l'artillerie.

Tout sans me salir les bottes. En souriant niaisement comme à mon habitude, fidèle à mes deux mains gauches. En passant vivement mes doigts dans mes épais cheveux bruns en sueur et en faisant mes grands yeux noirs étonnés, casque aux pieds. Comme un gamin. Comme un dégonflé qui n'est pas digne de reconnaissance. Envolé, mon objectif de courage ! J'ai plutôt été forcé à regarder les autres cracher leur âme. Quoi que je fasse, je mourrai en amoureux transi, en père raté, en grand *kid*, en pétocard, et pire : en soldat meurtrier. La guerre n'a pas mâché son travail... *Balls to ya England !* Et on croit s'habituer à cet enfer. Mais ce n'est pas totalement vrai. Cette sensation, chaque jour, à chaque respiration, chaque coup de canon, de perdre un peu de son humanité est toujours aussi étrange. Ce sentiment, quand les ennemis tirent, d'errer comme un enfant perdu ne disparaît pas, pas moins que le fait

de se transformer en machine à tuer la seconde suivante. Je pense qu'au fond, chaque soldat peut, avec une pulsion de vie, s'enfuir de cette horreur.

Cette pulsion de vie, elle est là, dans mes veines. Je cours comme un fou. Phil et Damon me hurlent dessus. Peu importe. Moi, je veux songer au parfum d'Olive, aux yeux de James... On me tire dessus : mon sang tache l'uniforme. Je mourrai le nez collé aux genoux et les bras autour, comme un enfant...

Heroes

par

Lou Kubiak

« Morrison !! Jimmy ! *numptie*, sors de là, les fritz nous attaquent !! »

En guise de réponse, mes ongles noirs et craquelés grattent continuellement le bois sec de la tranchée pour imiter le bruit des rats. Cet imbécile de Begbie n'est pas aussi naïf et a bien deviné ma présence. Mais il me connaît bien et, au lieu de me tuer comme il faut tuer les déserteurs, il me lance un « tu crèveras quand même, même si tu échappes à la guerre ! Tu crèveras plus tard que moi, mais tu crèveras ! » Je le buterai avant, ce tas de *bollocks* de Begbie.

Nous sommes en 1916, quelque part dans en France. Je suis anéanti. Je déserte.

Choisir un boulot, choisir une femme, choisir son paquet de cigarettes mais ne pas choisir sa vie, régie par les puissants de ce pays. C'est la même chose pour tout le monde. Dès qu'on comprend cela, c'est qu'on est un adulte. Je craque mes doigts comme chaque fois que je me retiens de jurer.

J'entends les sifflements des obus et les cris des soldats autour de nous. Je ne sais pas s'il y en a en cet instant pourtant ce bruit résonne en moi, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il ne partira jamais, tout comme cette vision d'Eden qui n'a plus de visage, emporté par cette saloperie. Je ne me souviens plus du visage d'Eden. Était-il blond ? Brun ? L'Eden dont je me rappelle, c'est celui qui n'a qu'une mare de sang en guise de face et qui tombe lentement. Eden et moi, nous nous montrions très doux l'un envers l'autre, nous étions d'accord sur – presque - tout, nous partageions notre nourriture. Pas cette immonde bouillie douteuse qu'on n'ose même pas servir dans la plus sordide gargote par peur de faire fuir les clients. La vraie nourriture, la cigarette si chère à nous tous, qui nous permet de nous évader et d'oublier ce paysage lunaire qui nous fait encore plus détester ce monde.

Begbie revient et tente de me traîner en dehors de la tranchée. « Comment fais-tu pour rester ici ? Les rats vont finir par te dévorer si tu restes là sans bouger ! Déjà que tu n'as pas grand chose sur toi... » Je ne lui réponds pas. Je lui tends une cigarette pour l'amadouer. « Tiens, des Casanova, comme tu les aimes. »

Il est comme ça, Begbie. Il est idiot, mais n'importe quelle cigarette le fait fondre comme du beurre.

« Bon, juste une et on repart, d'accord ? » Évidemment que non : on va rester ici pour en fumer douze.

« Tu te souviens de Kristie ? » Plutôt, oui, il m'en parle tous les jours, de sa jolie sœur au visage constellé de taches de rousseur, aux oreilles glacées et aux dents délicatement écartées. Je me souviens parfaitement d'elle, dans sa robe amarante au col claudine blanc qui se confondait avec son cou de neige, jouant seule à la marelle dans sa grande maison à Stornoway, la ville où nous sommes nés. Ce qui est bizarre, c'est qu'elle n'a qu'un an de différence avec nous, et pourtant, à seulement douze ans, elle faisait... elle faisait déjà drôlement femme, quoi. Et, même après avoir atteint la trentaine, elle était toujours aussi belle.

« J'espère qu'on rentrera vivants ! Ils me manquent trop, ses *shortbreads* au caramel ! » soupire Begbie. Je reste mutique, ce qui a le don de l'énerver. « Mais c'est pas vrai ! Je parle comme un beau con et toi tu daignes même pas de hocher la tête ! À quoi tu penses, encore ? » Mes dents se serrent. Je préfère ne pas lui avouer que sa soeur me plaisait. « Tu penses à Eden, c'est ça ? » Oui, c'est ça. Eden. « À moi aussi, il me manque, mais c'est pas une raison pour se refermer sur soi-même et tenter de désertier. Tu crois qu'il aurait voulu ça ? C'était lui qui voulait aller à la guerre, tu t'en souviens ? Il en parlait tout le temps ! » C'est vrai. Begbie et moi l'avons rencontré dans son pays, le Canada, dans cet internat répulsif où nous avons été envoyés à quinze ans par nos parents. Lui, parce qu'il était violent (il m'a confié avoir tué un homme – finalement, c'est plutôt risible. Ici, des hommes, on en tue des centaines), moi parce que je me droguais, et Begbie parce qu'il voulait me suivre plutôt que de rester au fin fond de ce trou de chiottes qu'est l'Écosse. Depuis, nous, les deux Écossais, nous habitons au Canada et nous retournions à Stornoway durant nos congés.

Avec du recul, je pense que c'était quand même dur, l'internat. Nous avons tous les trois été sévèrement battus. Il faut dire que dès que nous en avons l'occasion, nous désobéissions aux nombreuses règles imposées par l'établissement. On ne

supportait pas l'idée d'avoir plus de devoirs que de droits. De vrais rebelles, tiens ! De toute manière, comment ne pas être révolté devant l'absence totale d'humanité, de paix et d'harmonie ? Avait-on seulement un futur après avoir enduré une cruauté sans limites ? Impossible d'imaginer une seule seconde la notion de liberté maximale pour chacun. Eden, le *muckle*, l'anarchiste nous fascinait. On était qu'en angles, qu'en coudes, qu'en genoux, très maigres et pâles. Tous les trois, on pensait aux autres, ceux qui n'allaient pas à l'internat, ceux qui n'ont jamais failli aux règles, ceux qui vivaient dans leur petit confort. On jurait, et on était persuadé que la société nous en voulait de ne pas être comme elle le souhaite, c'est à dire bien hypocrites, corrompus, abusés, bien-pensants. Et voilà. Nous, les révoltés, les indomptables, nous avons voulu lui en mettre plein la vue, à la société, entre autres, en s'engageant dans l'armée et en devenant officier. On voulait devenir des héros – et la guerre était une occasion en or pour cela ! Eden, le plus enjoué, est mort le premier. Et là, me voilà dans cet abri avec ce connard de Begbie, qui a abandonné l'armée pour devenir un bon patron, et qui gagnait beaucoup plus que nous. Comme s'il avait décidé de tirer un trait sur notre passé, sur notre idée première - prendre notre revanche sur le système ! Je lui en veux toujours. Cependant, je ne peux pas lui reprocher d'être venu au front à nos côtés.

Alors qu'on entame juste notre dix-septième, je commence à ressentir une douleur au ventre. Il ne manquait plus qu'elle. Ça fait des années que je la ressens. « Hé, Jimmy ! ça va pas, *pal* ? » Je lui réponds par une grimace et je secoue mes cheveux noirs bouclés débarrassés de mon casque. Personne ne m'a jamais touché au ventre, je n'ai été que blessé légèrement à seulement deux reprises. « C'est le *dram* d'il y a deux jours. J'ai du mal avec ce machin, t'inquiète pas ». Soudain, je m'aperçois qu'un fleuve de sang noir s'étale sur mon habit. Ce n'est pas possible, ce n'était qu'une égratignure ! « C'était il y a à peu près dix minutes, j'ai senti quelque chose me frôler au niveau du ventre mais je ne pensais pas que l'on m'avait touché ! » Je hurle, les yeux exorbités. Je regarde mes doigts, fins et rougis. Ils sont beaux. J'aurais tellement voulu serrer la main d'Eden. « Tu te souviens, quand on était à l'internat ? On était juste terrorisés par la violence, et puis finalement on s'en est servi comme rempart, pour ne pas pleurer lorsque nous étions désespérés. On avait seulement envie de trouver une vie dans cette guerre, une utilité à la vie. Mais la guerre n'est qu'une invention du système ! Comment aurait-elle pu nous offrir un futur ? » Des larmes coulent sur les joues inexistantes de Begbie. « J'vais vraiment

voir tous mes *buddies* mourir ? Jimmy, t'es sergent ! » Je ne vais pas mourir. J'étais déjà mort avant, dès qu'on m'a mis ce fusil entre les mains, dans les tranchées. Mais personne ne m'a tué. J'ai devancé tout le monde, alors, ha ha, les voilà bien. Je me donne des coups de poing dans le ventre, et je crache le sang de plus belle. « Begbie. » Ma voix se fait de plus en plus faible. « Oui ? » Mes yeux se ferment doucement. « Ta soeur est vraiment superbe. »

Les notes d'un grand homme

par

Victor Leloire

Qu'est-ce qu'un homme ? Un homme, c'est courageux, téméraire, ça n'a pas peur de la mort, c'est pourquoi tout homme devait se battre pour son pays. C'est ce que disait mon prof de philosophie, enfin celui-là, vaut mieux pas que je le croise. Cette personne, c'était la personne que je haïssais le plus, pas parce que j'étais un cancre, mais bel et bien parce que si je suis là dans ce trou puant la sueur d'une attaque furtive, dans le froid, dans l'éternelle souffrance de ne pas voir le lendemain, au milieu de la douce musique de ces tirs d'obus qui chantonnent toutes les minutes dans le creux de nos oreilles, c'est à cause de lui. Enfin voilà. je m'appelle Victor et mon cauchemar a commencé ainsi :

- Nom et prénom ?
- Victor... Enfin je m'appelle Victor Emile Ferdinand Delaporte.
- D'accord. Vous voilà donc soldat. Merci d'avoir répondu à l'appel. Voici votre tenue et vos billets pour aller jusque au front. Au suivant !

Voilà comment je suis devenu soldat. Vous savez, ce jeune homme courageux auquel toutes les jeunes filles s'accrochent sans plus jamais le lâcher, je suis ce jeune qui n'a pas peur de la mort, qui massacre sur son passage tous ces « boches ». Lorsque le grand jour fut arrivé, je me trouvai devant cette grande gare, où on entendait des milliers de voix crier « Vive la France ! » en chantonnant cette douce *Marseillaise*. Des femmes pleuraient et se jetaient dans les bras de leurs hommes courageux, des enfants tout rouges ne voulaient pas montrer leurs désespoir de ne jamais revoir leur père ou grand frère revenir à eux. Ça, c'est la vision de la guerre qu'on nous enseigne à l'école une vision presque féerique, enfantine, et facile, alors

que le front c'est tout le contraire. C'est un endroit où les anges ne sont plus, là où même Dieu n'ose guère s'avancer pour peur de se prendre un projectile.

Je partis donc vers le front, égorger des boches. Quand je m'installai à côté de ce hublot, le temps se dégradait, j'avais l'impression que plus le train s'avancait plus le temps se dégradait, jusqu'à ce que le temps devienne pluvieux et orageux sur le passage du train. Au pied des rails, je distinguai des milliers et des milliers d'hommes tous vêtus de la même tenue que moi mais tous salis par l'eau et la boue ; on y reconnaissait des casques ! et on ne voyait que des casques. Aucun sourire, aucune parole, aucun regard. Ces hommes étaient devenus des machines. Mais où était le visage souriant de soldat joyeux d'avoir tué du boche ? Où étaient toutes ces femmes étendues à leurs pieds ? Mais où était tout cela ?

Cet endroit était le pire au monde, on refusait de se laver car nous avions tous très faim et pour faire savoir notre désaccord avec nos supérieurs nous décidions de plus nous raser et de nous laver. Je crois que dans les villages on nous appelait les Poilus ! Mon camarade Stoll's lui avait la permission d'aller dans le village parce qu'il avait réussi à trouver une défaillance dans le système des Allemands .

Le petit Stoll's avait été dans un petit café du nom de La Pivoine pour nous chercher quelques cigarettes, il aperçut deux dames d'une brillance incomparable. Stoll's s'avança vers ces demoiselles et leur demanda en montrant une photo de notre régiment :

« Comment trouvez vous ces jeunes hommes-là, sur cette photo ? »

Les jeunes femmes bondirent :

« Ils sont tous d'une laideur pas possible ! Si vous les connaissez, dites-leur qu'ils aillent se laver ! » Stoll's mit son égo de côté et partit nous conter cette nouvelle. Nous en étions stupéfaits : ces dames ne s'étaient même pas rendu compte que c'était grâce à nous qu'elles pouvaient déambuler dans les rue sans craindre un obus !

Le sous-officier dans notre baraquement m'ordonna d'aller éplucher les patates avec le cuisinier, je lui répondis non et m'expliquai violemment avec lui, il s'énerma, sortit son pistolet et me tira dessus ! Je fermai les yeux sans savoir si j'allais les rouvrir.

Je me réveillai subitement dans une pièce avec une demoiselle avec un masque et une blouse blanche remplie de sang. Toutes les trois minutes, une pluie d'obus ; c'était la première fois que les obus grondaient de cette puissance incomparable. Je posai une question à l'infirmière : « Où suis-je ? et c'est quoi ce bruit assourdissant ?

– Monsieur vous êtes au front ! vous vous en rappelez !

– Oui, bien sûr, mais, quelle est cette odeur de viande pourrie ?

L'infirmière ne me répondit pas, et s'en alla aussitôt : cette gente demoiselle partit, un homme arriva dans la salle et il me signa apte à partir : je me levai et sortis.

La pluie grondait en rivalisant avec le bruit insoutenable des obus. Un soldat passa avec une brouette. Je lui demandai : « Que transportes-tu ?

– C'est Jean-Baptiste...

– C'est Jean-Baptiste ! lui répondis-je sans avoir aucune idée de qui c'était .

– Oui, il est mort ce matin à l'aurore, l'ennemi a tenté une offensive qui a malheureusement mal tourné. Tu es nouveau ?

– Non, je suis du 24^e régiment d'infanterie, mais je crois que le sous-officier m'a tiré dessus...

– Bonne chance, me répondit-il et il partit avec Jean-Baptiste.

J'avancai quelques tranchées en arrière et je vis une grande salle remplie de soldats. J'y entrai et me posai à une table avec mes camarades de régiment. Aucun d'entre eux ne me posa cette question : « Ça va mieux ? » Personne ! Ils étaient tous préoccupés par leur vie.

Les jours passèrent, et passèrent et passèrent encore.

Je m'étais fait un ami, il s'appelait Claude, il s'est fait tuer il y a de cela deux mois. C'était une estafette, il était sorti envoyer un message au général Ston's sur la 3^{ème} ligne de défense et il a malheureusement dû traverser le *no man's land*. Il s'est fait plomber par des tirs, il en mourut. C'était l'un de mes camarade avec Stoll's qui lui a été promu et est parti depuis quelques semaines. Mon régiment, lui, avait explosé, il n'y avait plus que moi. Le lendemain on reçut de l'alcool, du pain et du fromage de Hollande ; une rumeur circulait : il y allait avoir une offensive cette offensive allait s'appeller « celle de Stoll's . »

En savourant notre pain et notre fromage, on attendait, assis sur les rebords de la tranchée. Les obus tombaient et ça faisait plus de trois heures... Depuis quatre jours que tombent ces obus, on est assis sur des rebords en terre. Il fait froid et je redoute ces fameux coups de sifflet qui feront monter ces bêtes puant l'alcool sur le front. Moi je n'ai pas bu une goutte d'alcool depuis que j'ai quitté le pays. Le temps ralentit, mon coeur bat de plus en plus, et je décide de moi-même de cacher ces notes en espérant pouvoir les retrouver pour compléter cet affreux témoignage !

25 septembre 1918 à 12h25

Le dernier assaut du soldat Jarvis

par

Giliane Moreels

« *Mon amour, je te promets qu'un jour, je te retrouverai, j'ai hâte de voir notre enfant, notre fils...* »

– VITE ! ILS ATTAQUENT ! PRÉPAREZ-VOUS ! LES BOCHES ARRIVENT !

Le stylo et la feuille tombent, les coups de feu retentissent, j'entends un avion passer au-dessus de nous, je pense qu'il est allemand. On vient d'être prévenu, un avion ne peut sûrement pas être prêt en cinq minutes... Oh attendez...

– COUREZ ! SORTEZ DES TRANCHÉES !!!

Un seul coup de feu a suffi, je tombe, mes camarades me marchent dessus, le colonel me relève, je prends appui sur son épaule et j'essaye de me dépêcher pour éviter qu'il ne subisse la même chose que moi. Je sens le sang couler sur ma jambe, la douleur est telle que je m'écroule entraînant le colonel avec moi, il me relève, je suis à peine conscient, il ne veut pas m'abandonner. J'entends des cris, je reçois de la terre dans le visage, je sens le poids d'un homme sur mon dos, il est sur moi, une mine vient d'exploser à une dizaine de mètres de nous, le colonel commence à parler :

– VITE ! ASSUREZ VOS ARRIÈRES ! REPLIEZ-VOUS !

Il retient un soldat qui venait de passer devant nous.

– MOBBS ! Accompagne-le jusqu'à la tranchée, derrière, et arrivé là-bas, fais-lui un garrot au dessus de la cuisse et mène-le à l'infirmerie !

Je me sens porté, je suis sur les épaules de cet homme, je tourne la tête et vois le colonel, il tire sur les Allemands qui gagnent du terrain. Il fonce sans réfléchir, il tire et en abat une dizaine jusqu'à ce qu'une horde d'Allemands l'entourent et vident leurs chargeurs sur lui. Je veux aller l'aider, mais mon état me l'en empêche, et même si j'y vais, je me ferai tué aussitôt.

Le chemin jusqu'à la tranchée compte beaucoup de chutes. Mobbs n'avait plus beaucoup de forces... On arrive quelques tranchées plus loin, je me retourne et je vois l'horreur : les boches avancent, ils gagnent du terrain, envahissent nos tranchées. Un obus atterrit à une centaine de mètres de moi. Ces hommes, j'entends leurs cris, je n'arrive pas à distinguer si c'est de la peur ou de la douleur. Je distingue une ombre, puis deux, suivies d'une dizaine. La fumée m'empêche de voir correctement. Alliés, ou ennemis ? Une immense douleur m'envahit. Je vois trouble et glisse jusqu'à me retrouver au sol, ma vision est floue, je n'entends que des bruits sourds, le noir complet...

– Oh ?! Il y a quelqu'un ?

– William ? C'est toi ?

Je me lève tant bien que mal, ma jambe est en très mauvais état, je ne la sens plus. J'avance doucement vers la voix que j'entends.

– Lieutenant, Jarvis est là, il est blessé, appelez le médecin.

Je me sens soulevé, je suis allongé.

– Que s'est-il passé, lieutenant ! Où est le colonel ? Où sommes-nous ?

Je suis paniqué, je n'ai plus aucun sens de l'orientation... Ma lettre... Elle est perdue... Je ressens une pression sur ma jambe, j'ai mal.

– Le colonel a été pris dans une embuscade, il n'a eu aucune chance...

– OÙ SOMMES-NOUS ?

– Nous sommes dans les souterrains, les boches ont gagné beaucoup de terrain, on a beaucoup de pertes...

J'entends des murmures, ils ne présagent rien de bon..

La nuit est tombée, pendant plus de quatre heures je suis resté allongé, me demandant si j'allais survivre... Mon souffle est court, bruyant... Mes membres sont lourds et engourdis..

Je m'endors, j'ai chaud. Le dernier souffle...

– Lieutenant... C'est terminé...

Mobbs est toujours vivant lui. Il s'approche du lieutenant.

– Je suis prêt lieutenant !

– Mobbs, tu es sûr de vouloir y retourner ?

– Oui, en quatre mois nous n'avons gagné qu'une tranchée, on en a perdu trois !

Il sort des souterrains, il regarde sur les brancards toutes ces personnes mortes, entassées dans les chariots, il détourne le regard, cette odeur répugnante.

Des soldats reviennent du *no man's land*, ils sont peu nombreux par rapport à ceux que l'on a envoyé...

Il part vers la tranchée et attend, une, deux, trois... six heures...

– N'oubliez pas ! Si vous désertez, dans tous les cas vous mourrez !!! À mon coup de sifflet on y va !

Il est en seconde ligne, le coup de sifflet se fait entendre. La première ligne monte, il suit, il monte l'échelle, il se relève. L'enfer est devant ses yeux, des hommes courent, tombent, se font pulvériser par les mines plus loin, il court, une flaque d'eau, il s'écroule. Il se relève, il tire sur tout ce qui bouge. Il saute par dessus les bouts de corps, les hommes inerte ou en souffrance. Il en voit un, assis contre un tas de terre, le pauvre il souffre, sa jambe. Il le soulage. Un bruit sourd, qu'est-ce que...

Un obus a atterri à deux mètres, il est propulsé....

Le retour en Angleterre est long, mais au moins nous sommes en sécurité..

– Mobbs... ? C'est vous ?

Il entend la voix féminine. Il ne la reconnaît pas...

– On m'a prévenu que vous arriviez et que vous aviez quelque chose pour moi..

– Vous êtes la veuve du soldat William Jarvis ?

Il ne la laisse pas répondre..

– J'ai pris quelques unes de ces affaires, et j'ai retrouvé ce stylo, son nom est gravé dessus, j'ai donc supposé que la lettre était pour vous...

Elle éclate en sanglot...

– Nous devrions aller chez moi, vous m'expliquerez ce qu'il s'est passé..

Elle est derrière lui et ils avancent, elle pousse son fauteuil jusque chez nous, mon ancienne maison, il lui explique ce que l'on a vécu, et commence par lui raconter la mort héroïque de son père, le colonel, voulant me protéger, moi son gendre...

Souvenirs d'une femme au cœur de la guerre

par

Gianni Ranieri

J'ai 19 ans, fraîchement diplômé, j'aimerais écrire un article sur quelque chose qui n'a jamais été oublié et qui ne le sera jamais. Je voudrais rendre hommage à mon père, mort pour la France, mort pour défendre une patrie qui n'était même pas la sienne ! Il avait envoyé des lettres à ma mère et moi-même et il parlait souvent de Nicole Mangin. Son histoire me fascine et j'ai toujours eu envie de la rencontrer.

J'arrive à son appartement, je suis tendu : et si elle ne voulait pas me voir ? Compréhensible. J'arrive à l'improviste chez elle comme ça, mais je viens d'Angleterre. Pour la voir, elle, donc... J'espère qu'elle voudra bien de moi. Je sonne. Elle ouvre et dit :

– Bonjour, puis-je vous aider ?

– Bonjour, je suis Richard Reynolds, fils de William Reynolds, votre ami. J'aimerais en savoir plus sur l'amie de mon père.

Elle ne parle pas... ne parle pas pendant une dizaine de secondes puis dit :

- Richard ... Ton père m'a tellement parlé de toi !

- Vous voulez bien alors ?

- Bien sûr ! Entre.

J'imaginai mon arrivée bien plus froide que ça mais en réalité, mon père l'a bien décrite : gentille et souriante ! J'entre. Sa maison est peu décorée, très simple mais quand même très chaleureuse. Aucun souvenir de la guerre. Quelques photos de ses enfants, sans doute, ou ses neveux. On s'assied et sa petite lampe éclaire ses traits, tirés.

« Nous étions le 23 septembre 1914, dans le train. Les hommes me regardaient de haut, ils se demandaient se que je faisais là. Je me sentais seule, puis un jeune

homme du nom de Vivenot, Achille Vivenot est venu s'asseoir à côté de moi. Il m'a demandé ce que je faisais là. Je lui ai répondu que je ne savais pas moi-même. On a ri, puis encore, pendant tout le trajet. C'était le coup de foudre ! Pendant tout le trajet, nous avons parlé, mais on se rapprochait de la destination et on s'est préparé. On sort du train et directement, on entend des obus éclater de partout ! Il y avait une attaque d'entrée de jeu ! Je me doutais que j'allais avoir beaucoup de travail...

On est sorti du train, Achille m'a regardé avec son air sérieux puis m'a dit : « On se reverra, à bientôt ». Au début, voir ces corps morts ou blessés, ça faisait mal mais à force, ça fait ni chaud ni froid. Ensuite, Achille et moi nous sommes perdus de vue. Il est mort deux mois environ après son arrivée. Et ensuite la routine : la peur de se prendre un obus en plein dans mon infirmerie, de perdre ses amis, de se faire prendre prisonnier et surtout de mourir !

– Vous aviez d'autres amis ?

– Tout d'abord, ton père : il venait se laver près d'une petite rivière près de l'infirmerie, on jouait souvent aux cartes. Et Kaldi, Mohamed Kaldi, un brave gars ! Rejeté juste pour sa couleur de peau, ses origines, mais lui c'était un vrai mec ! Il était bien plus courageux que tous ces poilus qui se fichaient de lui pour ses origines ! Mohamed Kaldi est mort en sauvant les soldats qui se moquaient de lui ! C'était un bon gars ! Et ton père, lui, est mort tout près de la victoire, le 16 juillet 1918, à l'attaque. Il peut être fier de lui. En 1917, les Allemands ont attaqué et sont arrivés à l'infirmerie. Ils ont commencé par tuer tous nos hommes survivants puis ont cherché des médecins pour soigner leurs propres hommes. Ils hurlaient « *Nehmen Sie heraus ! Nehmen Sie heraus !* ». Ils fouillaient, et fouillaient encore. J'étais cachée derrière une table. Et là je vois des pieds, face à moi, qui s'approchent, et soudain, on me soulève d'un bras brusquement ! C'était fini, j'étais prisonnière. »

Elle se tord les mains, le regard perdu dans ses pensées, comme ci ce qu'elle me racontait datait d'hier

« Je suis arrivée et un sale... Allemand, le lieutenant Becker m'a regardée et a hurlé sur ses hommes. Je ne comprends rien, il hurle en allemand ! Il me pose une question sans doute, mais en allemand. Je ne comprends toujours rien, il hurle, je ne comprends pas. Il s'énerve, souffle sur sa main et me gifle ! Si j'avais pu, je l'aurais massacré ! Ensuite, ils m'ont enfermée comme une malpropre et m'ont obligée à soigner l'ennemi.. Je ne savais pas faire semblant. Au début, je faisais mon incompétente mais un jour, un soldat français prisonnier m'a regardé et m'a dit

« Arrête de faire semblant, ça se voit trop, ils vont te tuer, ils n'ont aucun scrupule ! » Je suis restée prisonnière jusqu'à la fin... Jusqu'à la victoire française et le repli Allemands ! C'est un jeune, de dix-sept ans à peine, qui est venu me libérer et disant : « Allez, viens ! Dépêche toi ! » Je suis sortie. La lumière du jour que je n'avais pas vue depuis une année me brûle les yeux, mais je suis heureuse : même s'ils reviennent, je suis libérée, et ça, c'est le principal ! Je regarde si ton père, mon unique ami vivant avant ma détention est encore vivant. Je ne le vois pas. Je demande à un jeune, il me répond simplement : « Mort. Autre chose ? ». Je commence à pleurer, il s'en va, je pleure encore, puis ça va mieux, je m'endors en attendant le train du retour. Puis viens l'arrivée à Paris. Pour une femme qui aime le calme ? Très embêtant. Mais quand je vois Paris, après trois ans, ça fait quelque chose ! »

On voyait dans ses yeux qu'elle y était encore, elle en rêvait. Ce n'est peut-être pas un bon souvenir, mais au moment où je lui parle, elle y est. « L'ancienne vie » a été difficile mais elle a repris son cours et on ne peut pas l'arrêter.

Depuis ce jour, nous n'arrêtons pas de nous écrire. En savoir plus sur mon père et sur cette femme forte, extraordinaire et courageuse me passionne !

La guerre selon Henri Deschamps

par

Morgane Vandenabeele

Henri Charles Louis Deschamps est un soldat, engagé pour la guerre 14-18.

Il est né le 20 octobre 1881 à Petite Synthe dans le Nord (59). Henri a été recruté pour faire la guerre à Dunkerque, le 12 août 1914.

Il nous raconte ce qu'il a vécu :

« Je m'appelle Henri Charles Louis Deschamps, mais appelez-moi Henri. Je suis un soldat de la guerre 14, un Poilu comme on dit, je viens d'une ville qui s'appelle Petite Synthe dans le Nord de la France. Un jour, lors d'un dîner avec ma femme et mes quatre enfants, on vient taper à la porte, un homme, armé, vient me chercher pour partir à la guerre. J'ai à peine eu le temps de dire au revoir à ceux qui partageaient ma vie. On m'emmène dans un train, où je fais connaissance de trois soldats, trois sympathiques hommes. Nous jouons aux cartes, heureux de partir à la guerre. Nous arrivons...

Sur le quai, nous apercevons des hommes, vêtus de verts kaki, remplis de boue, ils puent l'odeur de morts, c'est horrible ! Nous pensions que ce n'étaient que des hommes pauvres.

Nous sommes à mille mètres des tranchées, nous attendons la relève, je suis habillé, en vert kaki, comme les hommes que nous avons vus sur le quai, mais, je ne me suis pas posé de questions. Nous apercevons les soldats que l'on doit remplacer, ils sont fatigués, l'un est blessé, à un autre, il manque une jambe. Ils me font vraiment peur, mais j'avance, je ne peux plus retourner en arrière, il faut y aller, c'est pour mon pays que je combats !

Le commandant nous informe qu'il faut partir, à cent mètres des tranchées, quatre hommes sont déjà morts, mes oreilles sifflent déjà à cause de ces fichus obus.

Je m'installe dans ma tranchée. Je ne bouge pas, j'ai peur, et d'un seul coup, trois obus éclatent à dix mètres de moi, je vois une main passer devant moi et s'écraser près d'un de mes trois amis. Terrifiant. Je décide de prendre ma mitraillette, de tirer, je pense avoir abattu près de cinq hommes.

Quelques heures passent. Il est vingt heures, l'heure de dîner, je me demande vraiment ce que l'on peut manger à la guerre. La file d'attente est longue, j'ai attendu deux heures avant d'avoir une assiette de pâte blanche froide et un bout de pain, dur comme du chien. Mais tant pis, je crève de faim, il faut manger. Vingt-trois heures, il est l'heure pour nous de partir des tranchées et nous reposer, bilan, quinze hommes morts, quatre blessés. Nous arrivons dans les sous-sols pour dormir, je pensais que l'on allait avoir un bon lit douillé... Mais non, je me retrouve sur une table en bois, sans couverture, dans le froid, mais il faut s'y faire..

Déjà quinze jours que je suis à la guerre et ma famille me manque terriblement, mais j'ai de la chance d'être encore en vie. Si je reste en vie, dans deux mois, j'aurai fini la guerre et je pourrai repartir chez moi, peut-être malade, ou avec une jambe en moins, mais je retrouverai les miens.

Nous partons dans les tranchés, aujourd'hui, il y a une bataille. Voilà quatre heures que nous attendons le départ. Pendant ces longues heures d'attente, on joue aux cartes, on regarde les rats passer, on creuse dans les tranchés pour être plus en sécurité. Mes pieds sont gelés, ils sont dans la boue, et mes chaussures me font mal, je commence vraiment à en avoir marre d'attendre. Le signal du départ a été donné, je cours, les obus fusent, j'ai failli recevoir un éclat, mais je l'ai esquivé, je tire partout où je vois l'ennemi sans rater personne, je n'ai plus de pitié pour tuer. Au bout de dix heures de combat, nous avons battu les Allemands avec fierté. Il faut partir se reposer pour la relève de demain maintenant...

L'hiver est arrivé, il est rude, des hommes sont morts de froids dans nos tranchées, je suis gelé ! Mon équipement ne fait pas l'affaire pour ce froid, nous n'avons même pas de gants ou même d'écharpes pour tenir le coup. La nourriture n'est même pas potable, le pain est rongé par les vers, les plats sont toujours les mêmes, les repas de ma femme me manquent tellement... Je pense avoir perdu sept kilos, mais il faut tenir le coup, dans deux semaines, je quitte cet endroit affreux, et je peux enfin rentrer chez moi !

Voilà, ça y est, deux mois sont passés, c'est l'heure pour moi et mes trois amis de rentrer chez nous. L'un de mes amis a un doigt en moins, mais ça ne se remarque

pas. Le train arrive, nous ne le savons pas, mais nos familles nous attendent tous sur le quai. Trois heures de train, c'est long, mais nous sommes en pleine forme, adieu l'uniforme de soldat, les armes, les bains de sang, et bonjour ma nouvelle vie. Nous sommes arrivés, mes enfants et ma femme en pleurent, me sautent dessus, je suis terriblement heureux de les retrouver. Maintenant nous allons reprendre notre vie, car j'ai eu beaucoup de chance de survivre à cette guerre, certains n'ont pas eu cette chance. Je ne regrette pas d'avoir fait la guerre, j'ai rencontré des gens formidables, mais je regrette d'avoir tué autant de personnes, qui comme moi, défendaient leur pays. Mais c'est fait, je ne peux plus retourner en arrière, et je ne préfère pas d'ailleurs, maintenant, je tiens à oublier tout cela, et reprendre ma vie, mon travail de boulanger. C'est comme une renaissance, et je compte vraiment profiter au maximum de ma vie. »

TABLE DES MATIERES

<i>Avant-propos</i>	3
<i>Le piège, par Océane Bertiaux</i>	7
<i>La lettre d'Albert, par Clémentine Bocquet</i>	13
<i>Max et Karl, par Alexandra Châtelain</i>	17
<i>« Courage, Georges... Courage... », par Ivana Clabaux</i>	23
<i>Vengeance des morts, par Aymeric Derreumaux</i>	27
<i>Revenants de Vimy, par Pierre François</i>	31
<i>Tous humains, par Léna Gracner</i>	37
<i>Camarade, je te dis adieu, par Laura Kisielewski</i>	41
<i>Comme une pulsion de vie, par Anna Kubiak</i>	45
<i>Heroes, par Lou Kubiak</i>	51
<i>Les notes d'un grand homme, par Victor Leloire</i>	57
<i>Le dernier assaut du soldat Jarvis, par Giliane Moreels</i>	61
<i>Souvenirs d'une femme au cœur de la guerre, par Gianni Ranieri</i>	65
<i>La guerre selon Henri Deschamps, par Morgane Vandenabeele</i>	69

Les quatorze nouvelles de ce recueil ont été choisies parmi plus de quatre-vingts récits. Voici la liste complète des élèves ayant participé à ce concours :

DONIA ADINS - OPHELIE BERTHE - OCEANE BERTIAUX - ALEXANDRA CHATELAIN - MELISSA CZARNYNOGA - GUILLAUME DECOOPMAN - ALICIA DESGARDIN - EMELINE EVRARD - PIERRE FRANÇOIS - QUENTIN GALLIANO - SARAH LAURIER - LUIGI MONTEMURRO - MYRIAME OUZOU - LAËLA RICHELIEU - ROBBY SCREVE – SARAH BRICOUT – THOMAS DEBAS – MAËVA GELLEZ – VINCENT GOMES – ANAËLLE GRARE – CHANEL JOLY – LAURA KISIELEWSKI – GWENVAËL LABROSSE – ALICIA LEPRETRE – LAURYNE PARIS – MARINE PLET – PAULETTE PRESSE - CAMILLE PROUVEE – REMI SITKO – SARAH TOULOUSE - CLEMENTINE BOCQUET - MAXIME DEBARGE - MAURANE DUQUESNOY - TONY GALLIANO - ABDELAH HADJAJ - AMELINE HOUCHE - ANNA KUBIAK - LOU KUBIAK - VICTOR LELOIR - BRYAN LEMAIRE - ALLAN LEPELTIER - MICKAËLA LETIENNE - WENDY NDONGO - JULIA SILVA - ANTHONY SAUVAGE - MATHIEU SRSEN - AYMERIC WAVELET – QUENTIN BOUQUET – AXEL CHRISTIAENS – LAURIE COMBLEZ – VINCENT DEPUYDT – AYMERIC DERREUMAUX – LAURINE DOUZINEL – OCEANE DUPACHE – FREDERIC FARDOUX – FIONA GODIN – LENA GRACNER - MEHDI LABRAGA – YASMINE LAKRAD – ANGELINA MARTINI – WILLIAM QUILLET – KELLY REMY – VIVIEN SCHEER – YVANA CLABAUX – FABIEN CRUITS – CHRISTOPHER DEFRANCE – CECILE DELFORGE – CORALIE DRELON - MEHDI DUPUIS – CYRIL ERVEL – LYNSEE GOSSELIN – OPHELIE HANNEDOUCHE – VIRGINIE JAKUBOWSKI - BRENDA LEBRUN – SALOME LECLERCQ – GILIANE MOREELS – AURELIEN PRUVOST – GIANNI RANIERI – YASMINA RICHELIEU – MORGANE VANDENABEELE – THEO WILQUIN

Organisation du concours – édition des nouvelles pour ce recueil :

Mesdames DOZIER et LALLART – Monsieur CAVROIS

(Professeurs de Lettres)

COLLEGE JEAN-JAURES – LENS (PAS-DE-CALAIS) – AVRIL 2014